

A Vidy, le théâtre retrouve la lumière

SPECTACLE Après trois mois de pause forcée, la scène lausannoise invite dès mardi le public à une déambulation magnétique signée Stefan Kaegi, artiste soleurois célébré dans toute l'Europe. «Boîte noire - Théâtre fantôme» marque le grand retour du public dans les allées de la fiction

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmiff

Et si on reprenait le fil de nos nuits? Après un entracte à rallonge, trois mois sans illusion comique, sans cabale vespérale, sans changement de fuseaux horaires oniriques, il était temps de rouvrir les portes des salles. C'est ce que Vincent Baudriller, directeur du Théâtre de Vidy, fera dès mardi, avec un maître de la déambulation urbaine, Stefan Kaegi. Un spectacle, en chair, en ombres et en chuchotements, enfin. Une histoire qu'on trame en solitaire pour la revivre plus tard en bande. Une fête après le sevrage!

Alors certes, il ne suffit pas qu'Alain Berset et le Conseil fédéral autorisent les maîtres des tréteaux à rameuter leurs fidèles pour que tout s'ébroue comme avant. Le virus rôde encore et des précautions s'imposent. La distance de deux mètres entre spectateurs reste de mise. Les jauges sont toujours réduites – pas plus de 300 spectateurs. Le masque pourrait devenir un attribut indispensable pour assister à une représentation.

La carte de l'itinérance

Bref, l'insouciance d'avant n'est pas pour demain. Qu'importe. Le fil est renoué et des impatientes s'apprêtent à le tirer, à l'image de la comédienne Isabelle Bonillo qui, dès le 16 juin, reprendra *Mère célibataire sans pension alimentaire**, en extérieur, place St-Maur, à Lausanne. Avec sa roulotte et son chapiteau léger, elle paraît armée pour remplir toutes les conditions du moment.

Car l'itinérance est un atout dans une période où les fraterni-

tés de gradins sont prohibées. Vincent Baudriller en a très vite saisi les avantages. «Quand Alain Berset a annoncé que les musées pourraient rouvrir le 8 juin, date qu'il avancera par la suite au 11 mai, nous nous sommes dit qu'il fallait inventer quelque chose qui permettrait d'ouvrir comme les musées, en attendant qu'on puisse travailler normalement. Stefan Kaegi, qui devait créer, à Vidy en mars, *Société en chantier*, était confiné à Lausanne. Je lui ai proposé d'imaginer un circuit pour nous.»

L'insouciance d'avant n'est pas pour demain. Qu'importe. Le fil est renoué et des impatientes s'apprêtent à le tirer

Stefan Kaegi est un spécialiste des voyages en sandales ou en mocassins légers, en camion aussi – en 2018, il faisait monter le public lausannois dans son semi-remorque, pour un voyage dans la ville. Depuis vingt ans, ce Soleurois cosmopolite promène des yeux d'aiguilleur du ciel sur nos usages, nos coutumes anciennes, nos modes éruptives. En 2007, à Vidy déjà, il mettait en scène quatre modélistes à la retraite, amoureux de leurs locomotives Märklin. Le train sifflait trois fois et une Helvétie en car-

ton-pâte, avec pâtres, cors des Alpes et tunnels bucoliques s'épanouissait sous nos yeux – Mnemopark.

Ce nomade invitait encore, en septembre 2016, à une fugue en chambre bouleversante avec Nachlass - Pièces sans personnes. Le visiteur passait d'une alcôve à l'autre. Dans chacune, il rencontrait une présence, celle qu'un défunt laisse derrière lui à travers des objets choisis, un tapis marocain, un service de thé, une musique. Ce théâtre était l'hospitalité même.

C'est cet esprit qui devrait animer *Boîte noire - Théâtre fantôme pour une personne*. «Stefan Kaegi a visité le bâtiment dans tous ses recoins, raconte Vincent Baudriller. Il a été sensible à ses odeurs, aux vestiges de ses créations: le souvenir d'Isabelle Huppert en 1992 dans *Orlando* de Virginia Woolf redessiné par Bob Wilson; celui de Michel Piccoli dans *John Gabriel Borkman* d'Ibsen monté par Luc Bondy; un autographe laissé en 1999 par Marianne Basler sur un tableau en coulisses, alors qu'elle incarnait Célième dans *Le Misanthrope*. Il a rêvé sur ces empreintes et sur ce que pouvait signifier un théâtre qui va se fermer. Fin juin, toutes nos équipes abandonneront le bâtiment de Max Bill pour qu'il soit restauré.»

Les esprits frappeurs

Mais comment faire parler cette carcasse, avant sa grande métamorphose – deux ans de travaux sont prévus? Stefan Kaegi a interviewé des piliers de la technique comme le magnifique Bruno Dani, des comédiennes qui ont envouté la maison comme Yvette Théraulaz, des spectatrices qui



Pour goûter à la proposition de Stefan Kaegi, il faudra coiffer un casque et suivre un guide invisible. Toutes les cinq minutes, un spectateur prendra le large, en solitaire. (PHILIPPE WEISSBRODT)

ont pesé sur son destin à l'instar d'Yvette Jaggi, l'ancienne syndique de Lausanne. Toutes ces voix accompagneront le promeneur du soir.

Un théâtre qui bégaie, murmure, chante. Pour l'entendre, il faudra coiffer un casque et suivre un guide invisible. Toutes les cinq minutes, un spectateur prendra le large, en solitaire. Il goûtera au vertige de l'éclairagiste sur la pas-

serelle de la salle Apothéloz. Il palpera l'étoffe d'une parole téméraire dans l'atelier des costumes. Il écouterait battre le cœur de nos légendes sous une trappe. Parfois, il sera rattrapé par un esprit frappeur. Plus tard, au bar, il jouira d'avoir tout oublié.

Boîte noire - Théâtre fantôme devrait s'apparenter à une archéologie intime. Les plus anciens y chercheront leurs empreintes; les

plus jeunes y forgeront des clés pour demain. Comme Jonas dans le ventre de la baleine, on fera le plein de nourritures énigmatiques avant de renouer avec l'arbitraire du jour. C'est en passant par les ombres qu'un spectateur revit. ■

Boîte noire - Théâtre fantôme pour une personne, Théâtre de Vidy, Lausanne, du 9 juin au 10 juillet; vidy.ch
* Du 16 au 28 juin.

Résurrection musicale à Genève

CLASSIQUE Ce week-end, le Victoria Hall et le BFM sont sortis d'un long silence. L'OSR a entamé samedi le retour à la vie publique, suivi le lendemain par l'OCG. Emotions partagées

SYLVIE BONIER
@SylvieBonier

«C'est comme un rendez-vous amoureux», souffle une dame aux yeux pétillants. L'élue du cœur de la fiancée transie? L'OSR. Depuis le dernier concert du 11 mars, l'arrêt brutal de la vie musicale a plongé les mélomanes et les musiciens dans un silence douloureux.

Samedi soir, le retour au Victoria Hall était un événement hautement attendu. Même en petite formation (une grosse trentaine de musiciens), même dans une configuration publique très amaigrie (250 personnes pour 1600 sièges), la soirée respirait la fête.

Malgré les nombreuses flèches et bandes bicolores collées au sol depuis les trottoirs jusqu'aux escaliers de la salle, les masques, le gel hydroalcoolique et la circulation du flux de spectateurs orientée par un personnel à visières transparentes, les regards souriaient et la joie circulait. Le directeur général Steve Roger avoue avoir eu l'œil humide pendant la répétition. «Réentendre l'or-

chestre vibrer, ressentir circuler l'énergie entre les musiciens, et plonger dans le bain sonore vivant, quel bien ça fait!»

L'impatience était palpable chez les spectateurs qui se hâtaient vers leurs places, offertes pour cette reprise tant désirée. L'opération, rendue possible grâce à la mécène Aline Foriel-Destezet, sera réitérée les 8, 16 et 18 juin. Et une deuxième série de concerts est prévue les 23, 25 et 27, avec un autre programme bientôt annoncé.

Avant que les premières notes résonnent, on se demandait ce que pouvaient donner des musiciens en si petit nombre, si éloignés les uns des autres, et dans une salle au public si raréfié. C'est la question que se posait aussi l'artiste Frédéric Kirch, seul musicien happé entre deux panneaux de séparation dans le hall.

Sortir de sa zone de confort

«Le bonheur de nous retrouver et de remonter sur scène est total, déclare-t-il en préambule. Nous avons tous souffert de l'impossibilité de jouer ensemble, et en public. Ce partage est notre vie. Reste à savoir ce que le dispositif de distanciation rendra au niveau acoustique et comment la cohésion de l'ensemble sonnera dans la salle, très flatteuse quand elle est pleine, qui risque de résonner en comité réduit. Mais l'exercice s'avère intéressant

en nous sortant de notre zone de confort. Nous nous y adaptons.»

Il est vrai que le nombre autorisé de 300 personnes (orchestre et personnel compris) semble inadéquat au volume et aux dimensions des lieux. Le Victoria Hall pourrait très facilement accueillir sans risque plus d'une à deux personnes par rangée de quatorze sièges au parterre, notamment... Sans parler des galeries et couloirs qui semblent déserts.

Jouer devant une salle si dépeuplée est ordinairement vécu comme un échec et une punition, renforcés par l'écho de la réverbération sonore. Mais dans ce cas, retrouver le chemin du bâtiment classique est ressenti comme une véritable renaissance. A la guerre comme à la guerre...

L'inquiétude, justifiée, est balayée par la puissance de la passion musicale. L'affiche, d'abord, est délicieuse: le 23e Concerto pour piano de Mozart avec le si délicat Nelson Goerner, au sommet de sa tendresse dans le fameux adagio. Et la 41e Symphonie «Jupiter», du même Wolfgang, défendue par Jonathan Nott.

Pour le soliste, ce concert restera gravé à jamais dans sa mémoire. «On attendait tous tellement ce moment! Je suis extrêmement touché d'avoir été élu pour ce premier concert de retour. C'est un grand privilège! J'ai choisi le 23e Concerto parce que pour moi, il possède une multitude de

facettes psychologiques. Avec son lumineux premier mouvement, son final plein de joie de vivre et son adagio si recueilli et sublime, c'est une des plus grandes œuvres du répertoire pour piano.»

«Bailecito plonge de son côté ses racines dans mon enfance. J'adore cette pièce, très

«Le bonheur de remonter sur scène est total. Nous avons tous souffert de l'impossibilité de jouer ensemble, et en public. Ce partage est notre vie»

FREDERIC KIRCH, ALTISTE

populaire dans mon pays d'origine. J'étais si galvanisé par cette soirée et je me suis senti tellement porté par tous, que tout s'entremêlait dans ma tête en jouant. La pression d'une grande responsabilité était là, mais je me suis senti en totale harmonie avec le plateau et la salle. C'était magique.»

La vitalité juvénile de l'orchestre, en pleine euphorie interprétative, la nostalgie du soliste dans le bis chaloupé *Bailecito* de son compatriote argentin Carlos Guastavino, le plaisir conquérant du chef saluant le poing serré sur la victoire du retour (*We did it!*...), l'ivresse du public et la chaleur de la communion en auront ému plus d'un.

L'OCG en grandeur

Du côté du BFM, l'OCG se sera trouvé dans une situation très différente le lendemain. L'orchestre au grand complet, avec une petite quarantaine de musiciens, a livré une Symphonie «Héroïque» de Beethoven pleine de grandeur, de dynamisme et de profondeur.

La scène bien occupée, à distance respectable, faisait face à une salle à moitié pleine, un siège sur deux tenu fermé par des bandes adhésives noires. On avait là le sentiment d'un concert presque normal, avec une étincelle supérieure d'électricité, attisée par le manque et les retrouvailles.

L'acoustique plus peine et l'entrain de tous ont offert au public soulagé une dynamique Ouverture de *Coriolan*, du même Ludwig dont les 250 ans sont à l'honneur, et le très romantique *The last Spring* de Grieg, tendre et chantant comme une déclaration d'amour. ■